Zeitschrift: Bulletin technique de la Suisse romande

Band: 81 (1955)

Heft: 19-20: École polytechnique fédérale Zurich: centenaire 1855-1955, fasc. no 1

Artikel: Parfums naturels et parfums synthétiques

Autor: Ramseyer, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-61369

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Laboratoires Om S. A., Genève

Les Laboratoires Om S. A. sont une société anonyme fondée à Genève en 1937.

Ils se sont spécialisés dès le début dans la fabrication de produits pharmaceutiques en ampoules et se sont installés à cet effet dans de vastes locaux particulièrement bien conçus pour la préparation de ces produits, mettant ainsi à la disposition du corps médical des formules thérapeutiquement actives et originales dont plusieurs sont préparées sous licence Om en Angleterre, en France, en Italie, en Autriche, etc.

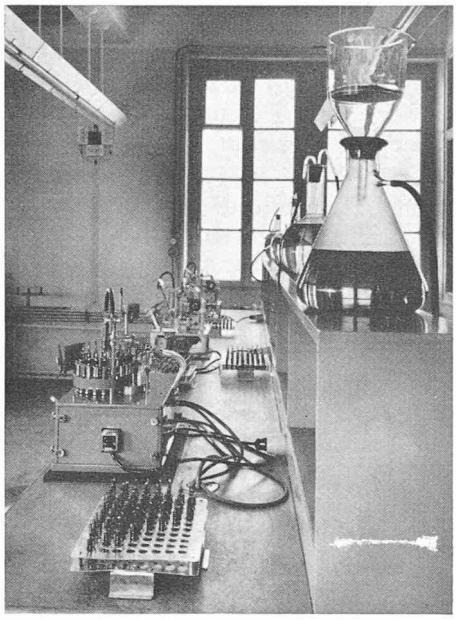

Fig. 6. — Laboratoires OM S. A., Genève. Préparation et contrôle des ampoules.

Le cliché que voici nous donne une idée de l'installation moderne de ces nouveaux laboratoires (25, rue du Vieux-Billard, à Genève) et du soin minutieux apporté à la confection et au contrôle des ampoules. D'ailleurs toutes les préparations des Laboratoires Om, spécialement soignées, permettent à cette maison de soutenir sur le marché international toute comparaison au point de vue de la qualité.

Laboratoires Vifor S. A., Genève

Enfin, nous ne voulons pas omettre de signaler les Laboratoires Vifor S. A., Genève, entreprise jeune encore puisqu'elle ne date que d'un peu plus de dix ans, mais qui, sous l'experte direction du Dr René Grosclaude, fait preuve d'une remarquable activité.

Spécialisés dès leur fondation dans la fabrication des médicaments injectables, les Laboratoires Vifor ont su, dans ce domaine délicat, se créer rapidement une place en vue. Grâce à une mécanisation poussée, des procédés modernes et à une organisation rationnelle, les Laboratoires Vifor ont pu conquérir de nombreux marchés, notamment dans le Proche et le Moyen-Orient.

Ses dirigeants n'ont pas craint de faire de longs voyages, au cours desquels ils ont réussi à créer nombre de contacts, assurant ainsi une large diffusion aux spécialités portant la marque Vifor.

Conclusion

Ainsi donc, comme on vient de le voir par notre exposé succinct et forcément incomplet, l'industrie pharmaceutique romande, devenue rapidement florissante, constitue un élément important de l'ensemble de la production industrielle et tout nous laisse escompter qu'en s'affirmant elle contribuera toujours davantage au développement économique et à la prospérité du pays.

PARFUMS NATURELS ET PARFUMS SYNTHÉTIQUES

par LOUIS RAMSEYER, docteur ès sciences, Genève.

C'est de l'Orient que nous vient l'emploi des parfums. Arabes et Egyptiens utilisaient bien avant nous : baumes, bois odorants et diverses épices. Les Croisades, en établissant les relations entre l'Orient et l'Occident nous firent connaître ce qui devint beaucoup plus tard chez nous l'importante et florissante industrie de la parfumerie, dont le début peut être situé vers la fin du XVIe siècle.

Une contrée d'Europe, prédisposée par son climat à l'éclosion de cette industrie, devint le centre de production de plantes à parfum : c'est la Provence, spécialement la région de Grasse.

Parfums naturels

Avant de devenir industrielle, la fabrication du parfum naturel fut longtemps artisanale. D'une part, la culture des plantes à parfum se développa dans toute la contrée, d'autre part des fabriques s'installèrent pour traiter la fleur, en extraire le parfum. Dès lors deux activités distinctes représentées par le cultivateur ou producteur, et le fabricant ou parfumeur.

Si Grasse devint peu à peu « la capitale mondiale de la parfumerie », c'est donc à une situation géographique très spéciale qu'elle le doit. Située au sud des Alpes de Provence, protégée des vents du nord, à une vingtaine de kilomètres de la mer, exposée au soleil du midi tout en étant abondamment irriguée, Grasse possède un climat exceptionnel.

Quelles étaient dans ce jardin d'Eden, qui semblait posséder et devoir conserver une sorte de monopole climatique, les conditions de travail avant l'apparition des parfums synthétiques ? Ceux-ci devaient apporter en parfumerie une véritable révolution comme nous le verrons plus loin.

En attendant, voici en quelques mots l'aspect sous lequel se présentaient les activités respectives du producteur de fleurs et du parfumeur.

Les fleurs de Grasse étaient alors sans rivales dans le monde entier, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Celles d'Italie, de Tunisie, du Maroc, d'Egypte ou d'ailleurs leur font concurrence, mais elles n'ont pas le même parfum. C'est ainsi que celui de la rose, cultivée à Grasse ou en Bulgarie, est très différent, chacun possédant son intérêt particulier. C'est là question de terroir au même titre que celui-ci produit en viticulture le cru des vins pouvant présenter de considérables variations.

La terre, pour qu'elle rende son maximum, demande non seulement à être cultivée, mais aussi à être aimée. Cet amour, transmis de génération en génération est ce qui caractérise le producteur gressois.

Ce n'étaient pas les paysans producteurs de fleurs qui étaient les maîtres du pays, mais bien ceux plus habiles qui installèrent des fabriques pour le traitement de la fleur, les parfumeurs.

La reine des fleurs c'est le jasmin, dont il en faut plusieurs milliers pour un kilo. A quelques kilomètres à la ronde, les jardins de Grasse embaument la nuit. C'est la douce fleur blanche qui n'exhale son capiteux parfum qu'après le coucher du soleil et jusqu'à son lever. Elle est cultivée sur fil de fer à hauteur de genou. Dans ces jardins de patience, la cueillette se fait à l'aube, ou même avant, alors que la fleur est pleinement épanouie, car selon le dicton : « Le jasmin ne doit pas être cueilli ensoleillé. » Les tubes blancs du jasmin doivent claquer et faire crépiter le silence de la nuit à l'arrachage du calice. Il faut s'arrêter dès que la résistance diminue à la main des cueilleuses.

Après les trois « grandes fleurs » de la région de Grasse, tout d'abord celle d'oranger qui se récolte dès la fin d'avril, ensuite la rose de mai, puis le prestigieux jasmin, sans lesquels on ne saurait élaborer un parfum de qualité, il faut encore parler d'une quatrième grande fleur importante non par les dimensions de ses corolles en épi, mais par la consommation qu'il s'en fait : la lavande, la fleur de la montagne.

Ce n'est qu'au-dessus de 800 mètres que la lavande donne son meilleur parfum ; en dessous de cette altitude on ne rencontre qu'une variété de qualité inférieure, l'aspic. Lorsque les botanistes eurent créé le lavandin, hybride de ces deux variétés, cette nouvelle plante possédant plusieurs avantages sur la lavande, sans en avoir toutefois la finesse, on se mit à la cultiver, non plus en petites parcelles, mais en champs, s'étendant à perte de vue, embaumant toute une contrée et l'embellissant de sa teinte bleue-lavande l'été durant. Dans l'arrière-pays de Grasse, plusieurs variétés de crus portent en parfumerie les noms de villages devenus célèbres : Barles, Barême, Annot, Sainte-Anne.

A Grasse même, la ville des fleurs, qui est en réalité une région plutôt qu'une localité, les usines avaient poussé comme des champignons érigeant chacune son « cigare » mal odorant, sa cheminée d'usine (il faut beaucoup de vapeur pour le traitement de la fleur), ponctuant de son panache de fumée noire le paysage tout imprégné de limpide beauté parfumée. Les fabrications, réglées par le rythme des saisons, se succèdent sans interruption : en février, le mimosa, en mars violettes, narcisses et jonquilles, plus guère cultivées actuellement, leur prix de revient étant trop élevé. En avril le néroli ou fleur d'oranger, puis les mois de la rose, enfin ceux d'été sont ceux du jasmin.

Suivant une constatation empirique très ancienne, on peut utiliser l'affinité du parfum pour les graisses, car le parfum n'est pas, comme on se l'imagine communément quelque chose de matériellement insaisissable. Il l'est au contraire bien concrètement ; c'est une essence, une « huile essentielle » que l'on capte, selon deux procédés basés sur le même principe : l'extraction à chaud au moyen de solvants fixes (huiles, graisses), dans lesquels on fait macérer la fleur et le procédé d'« enfleurage ». Certaines fleurs, comme le jasmin, continuent à vivre et à produire leur parfum bien après la cueillette, celle-ci n'arrêtant pas l'« activité fonctionnelle ». L'enfleurage consiste à placer la fleur à froid sur du saindoux qu'elle imprègne lentement et dont on retire l'huile essentielle par lavages de la graisse au moyen d'alcool qu'on évapore. Ce mode d'obtention n'est plus guère employé actuellement parce que trop coûteux, et il est remplacé par le procédé d'extraction à l'éther de pétrole qui arrête d'un seul coup la survie de la fleur dont on perd ainsi le profit. Mais ce manque à gagner est largement compensé par l'économie de main-d'œuvre. En effet, cette opération permet à un seul homme de traiter en une journée une tonne de fleurs, tandis que l'enfleurage exige une main-d'œuvre féminine considérable pour un même rendement. L'extraction aux solvants volatiles (aux hydros, suivant l'expression des gens du métier), c'est-à-dire aux hydrocarbures légers du pétrole, soigneusement purifiés et rectifiés, solvants récupérables qui contraignent la fleur à céder son parfum, est devenu le procédé le plus courant pour à peu près toutes les fleurs.

D'après une autre méthode employée, surtout pour la lavande et en grande partie pour le néroli et la rose, on obtient l'huile essentielle par l'entraînement à la vapeur d'eau.

Pendant la morte saison, on travaille sur plantes sèches, celles non périssables que l'on peut stocker (mousse de chêne-vert du Var ou de Dalmatie qui constitue la base des parfums de Chypre ; racines d'iris, de vétiver, gommes, encens, bois de rose de l'Amérique du sud, bois de santal des Indes).

C'est un problème assez particulier à l'industrie des parfums naturels que celui de la synchronisation de la production florale avec le travail de l'usine, celui-ci devant s'adapter à la production des jardins qui assaille souvent l'usine par l'abondance de fleurs qu'il faut traiter vivantes et sans délai, avant fermentation.

Parfums synthétiques

Telle était à peu près la situation dans le monde de l'industrie des parfums, lorsqu'un nouveau personnage venant du dehors fit son entrée en scène : le « synthétique ».

Lorsque les premiers parurent sur le marché de la parfumerie, il y a plus d'une cinquantaine d'années, l'émoi fut grand dans le monde de l'industrie florale, car jusqu'alors personne n'imaginait pour la création d'un véritable parfum d'autre source que les essences naturelles. Le produit chimique menaçait la fleur !

Chacun sait aujourd'hui que celle-ci et le synthétique, bien loin de s'opposer, font au contraire fort bon ménage, s'associant admirablement, et que pour créer un véritable parfum, il faut faire appel autant à l'industrie de synthèse qu'à celle de la fleur, ces deux industries étant devenues complémentaires. De sorte que l'on peut parler ici d'une véritable symbiose, l'une ne vivant pas au détriment de l'autre, mais chacune étant également tributaire de l'autre. A Grasse, après stupeur générale (la chimie allait-elle tuer la fleur ?), les premiers à se ressaisir furent les fabricants qui virent bien vite dans le synthétique un auxiliaire plutôt qu'un ennemi, un précieux moyen d'« allonger » le naturel, sans qu'on s'en aperçoive. Dès lors, vu la différence considérable des prix (la chimie travaillant à bien meilleur compte que la fleur), le problème essentiel devint de créer l'odeur de celles là, le plus possible sans elle.

Il faut cependant reconnaître que les produits de synthèse jouent aujourd'hui un rôle autrement plus estimable que celui de vulgaire falsificateur. En effet, les essences naturelles sentent bien différemment que la fleur elle-même, parce que l'odeur y est extrêmement concentrée (certaines essences rappellent davantage le cambouis que la fleur). Le synthétique, en diluant et en ajoutant sa propre odeur, joue le rôle de « réveilleur » qui redonne à l'essence l'apparence de la fleur ; il aide par sa puissance à *soutenir* le naturel. Il est d'autre part équitable, à la décharge du synthétique considéré comme falsificateur, de parler des exigeances de la clientèle qui fixe souvent les prix de ce qu'elle veut avoir, ce qui oblige le fabricant à adapter ses dosages. La manière dont la chimie obtient ces corps synthétiques n'est pas du tout la reproduction des procédés de la nature. Le chimiste procède par de tout autres chemins, qu'il prenne pour point de départ une matière naturelle déjà odorante (essence de citronelle, de lemongrass, de girofle, etc.) ou malodorante parce que provenant du goudron de houille, du pétrole ou de tout autre origine, il opère au laboratoire ou à l'atelier, par synthèse directe au même titre qu'il fabrique une matière colorante, un insecticide ou un produit pharmaceutique. La collaboration du synthétique et du naturel n'est toutefois possible qu'à certaines conditions. Pour les imaginer, il suffit de penser aux origines des deux conjoints de ce mariage, considéré autrefois comme inadmissible ; le synthétique de ténébreuse et malodorante extraction, prétendant s'unir à la fleur, suprême production naturelle ! Si bien élevé soit-il, le synthétique n'allait-il pas, au voisinage de la fleur, laisser percevoir la vulgarité de ses origines ? N'allait-il pas y avoir irréparable mésalliance ?

Les différents relents chimiques, trop fidèles compagnons des produits fabriqués à l'usine, déprécient fâcheusement le synthétique, tandis que celui-ci peut être rehaussé, ennobli par des traces de substances précieuses, contenues dans certaines matières premières de départ, ces substances accompagnant le synthétique, non moins fidèlement jusqu'au bout de sa purification.

Dans une société de gens cultivés, le parvenu, sans s'en rendre compte lui-même, fait tache, soit par sa balourdise, qui décèle ainsi son origine soit par manque de cette inestimable distinction, qui fait le charme d'une société bien née, inestimable pour les uns parce que connaisseurs, pour les autres parce qu'incapables de l'apprécier. Le manque de tact peut passer inaperçu chez celui qui vit isolé, alors qu'en société il est douloureusement ressenti. De même le synthétique 100 % avec son apparente pureté absolue, lui aussi passe à la rigueur comme acceptable quand on l'examine pour lui-même. Mais il est capable de « tirer en bas » une composition de choix, parce qu'il manque de cette inestimable distinction qui permet à l'ensemble de vibrer, de chanter comme il convient.

Ces conditions obtenues, le synthétique avait dès lors acquis son droit de cité dans le monde de la parfumerie. On n'avait pas manqué de pronostiquer la mort prochaine des plantes à parfum en citant la garance et l'indigo, complètement supplantées par ces mêmes matières colorantes fabriquées artificiellement. C'était là orgueilleuse exagération de chimistes synthétiques. Il est beaucoup plus probable que les deux industries, celle du parfum naturel et celle du synthétique, marcheront toujours davantage la main dans la main, chacune perfectionnant ses propres méthodes de travail.

C'est ici qu'il convient d'insister sur cette collaboration à laquelle il a été fait allusion plus haut, sous l'image d'une symbiose. Si le parfum naturel à lui-même n'est pas en mesure de satisfaire aux besoins du jour, le synthétique lui non plus ne saurait faire cavalier seul. Le chimiste est bien en mesure d'établir la composition quantitative d'une huile essentielle, mais lorsqu'avec ses synthétiques, si bien purifiés soient-ils, il croit pouvoir en faire la reconstitution (celle du jasmin, par exemple), il n'obtient qu'un *corps sans âme*, une sorte de *robot* ! Le naturel contient en effet certains impondérables, d'infimes quantités de produits qui échappent à l'analyse et qui font penser aux vitamines de notre alimentation.

Chimistes, chimistes parfumeurs, artistes parfumeurs

La chimie produit une gamme d'odeurs toujours plus riche et chaque jour plus complète. Pour son utilisation, le chimiste qui, en tant que savant, sait beaucoup de choses, ne possède pourtant pas les formules de la suavité. Il n'est, tel qu'en peinture, que le fabricant en couleurs pour l'artiste peintre. La parfumerie est aussi un art ; c'est l'artiste parfumeur qui trouve les combinaisons nouvelles, les complexes d'odeurs qui vibrent et chantent comme une mélodie. L'élaboration d'une composition est généralement longue, patiente, et souvent fastidieuse entreprise, mais mieux qu'une profession, celle d'artiste parfumeur est une vocation pour laquelle il faut un « don ». On naît parfumeur comme on naît peintre ou musicien.

Dans ces domaines, comme le dit Pierre Hamp dans son *Cantique des Cantiques*, auquel il est fait, dans cet article, plusieurs emprunts ainsi qu'à la revue *Industrie de la Parfumerie* : « Quand on ne dispose que d'une volonté pour faire les choses, on ne réalise que du médiocre. »

Dans la vaste construction de la parfumerie, qui va du producteur de plantes à parfum et du chimiste, d'une part, et à l'artiste parfumeur d'autre part, ce dernier étant situé au sommet de l'édifice, il y a toute la distance qui sépare la mentalité de la cigale et de la fourmi. Le monde est peuplé d'innombrables fourmis de toutes

espèces, parmi lesquelles la « gent chimique » est bien représentée. Egarées dans cette foule affairée et besogneuse, on n'y rencontre que de rares cigales, de celles qui savent créer cette fantaisie charmante et cette beauté, sans lesquelles la vie ne vaudrait guère la peine d'être vécue. S'il y a beaucoup de chimistes qui sont parfois d'illustres savants, il existe aussi quelques parfumeurs qu'on doit qualifier d'artistes. Mais voilà : les uns et les autres, cigales et fourmis, ont leurs propres conceptions de la vie, conceptions qui s'excluent l'une l'autre. Comment chercher au contraire à les combiner ? Où trouver l'agent de liaison, le chaînon qui fixerait l'une à l'autre ces deux chaînes ballantes ?

La dénomination de « chimiste parfumeur » exprime fort bien ce que devrait être ce trait d'union désiré.

Ce chimiste est parfumeur en ce sens que l'apparition, l'éclosion d'une odeur nouvelle (si étrangère qu'elle puisse paraître au domaine de la parfumerie) déclenche aussitôt en lui le souvenir d'autres notes, suscite des harmoniques, évoque les odeurs amies qui peuvent accueillir le nouveau venu dans leur intimité. Le chimiste parfumeur associe donc la rigoureuse exigence du chimiste, la mémoire olfactive du parfumeur et ce besoin que connaissent certaines natures de mettre en rapport, de relier, d'unir plutôt que d'opposer ceux qui peuvent se compléter. Son rôle est de faire acte d'amicale compréhension et d'agir comme agent de liaison. Grâce à lui, la cigale, loin d'être mise à la porte des inépuisables greniers de la fourmi, est invitée à s'y alimenter. A chacun son métier : que le chimiste n'essaie pas de jouer au parfumeur. Que ce dernier soit avant tout artiste. Certains prétendent que des connaissances chimiques ne sont pour lui qu'obstacles à son art. Quant au chimiste parfumeur, sa tâche est bien suffisamment intéressante et absorbante pour qu'il s'y consacre entièrement sans chercher à empiéter sur le domaine de ceux qu'il ne veut que servir.

Pour que la vie soit belle, attrayante et ensoleillée, il nous faut des cigales. Mais pour faire vivre les cigales, il leur faut bien d'accueillantes fourmis qui sachent dire, non plus avec La Fontaine : « Vous dansiez ! J'en suis fort aise, eh bien *dansons* maintenant. »

Emploi du parfum

C'est un fait indiscutable que l'emploi du parfum s'est considérablement répandu, depuis le temps de nos aïeules. L'usage s'en est popularisé. Beaucoup plus de gens se parfument, au point que la beauté de la femme d'aujourd'hui, et son plaisir, sont d'une importance considérable pour le commerce.

Le parfum s'est aussi généralisé parce qu'on parfume aujourd'hui tout ce qui est susceptible de l'être : alimentation, cuirs, cosmétiques, tabacs, papiers, savons, poudres à lessive, salles de cinéma, etc. En se popularisant, le parfum s'est aussi vulgarisé, en ce sens qu'il s'en fabrique de tous les prix et pour tous les goûts, pas toujours des plus distingués. On veut maintenant des parfums qui, non seulement tiennent, comme on dit, mais on veut qu'ils parlent haut. Nous ne sommes plus au temps de nos grands-mères qui se contentaient d'humecter leur mouchoir d'un parfum discret. La femme d'aujourd'hui veut laisser derrière elle un sillage qui ne pâsse pas inaperçu. Beaucoup de clientes ne sentent même pas ce qu'elles achètent. Elles le veulent par mode ; il faut que le flacon ait du chic et porte un joli nom, ou un nom réputé. Aussi est-ce plutôt rare que de vendre du parfum à qui l'aime, le comprend et sait le choisir d'après sa personne, afin qu'il souligne son élégance et la fasse désirer, ce qui est son rôle.

BIBLIOGRAPHIE

Pierre Hamp : *Cantiques des Cantiques.*
Industrie de la Parfumerie :
Georges Igolin : Vol. nº 6, p. 195-205.
Louis Ramseyer : Vol. nº 8, p. 248-249. — Vol. nº 3 p. 86-87.

LA RECHERCHE CHIMIQUE DANS L'INDUSTRIE DES PARFUMS

par Dr M. STOLL, directeur scientifique des laboratoires de recherche de la maison Firmenich & Cie, à Genève

La plupart des gens ignorent que l'industrie des parfums s'appuie sur une recherche chimique aussi fondamentale et au moins aussi poussée que celle sur laquelle repose l'industrie des produits pharmaceutiques. On s'imagine souvent que l'activité de l'industrie des parfums consiste uniquement dans l'art de mélanger les différentes essences odorantes naturelles, en d'autres termes, dans l'art du parfumeur proprement dit. Bien que cette branche de son activité soit effectivement très importante, elle n'en constitue pas la totalité et ne saurait survivre à la concurrence étrangère sans l'apport de la recherche chimique scientifique.

Grâce au niveau très élevé de l'enseignement de la chimie organique à l'E.P.F. depuis de nombreuses années, toute une pléiade d'excellents ingénieurs chimistes et docteurs ès sciences techniques a pu être attachée à l'industrie genevoise des parfums et a formé un centre de recherche connu dans le monde entier par les spécialistes de la branche.

Pour permettre aux lecteurs du *Bulletin technique de la Suisse romande* de se faire une idée de l'importance de nos travaux, j'en décrirai succinctement trois parmi les plus intéressants : les recherches sur le musc, sur l'iris et sur l'ambre gris. Les trois études ont commencé